

Les deux frères se regardèrent. Ce silence ne leur disait rien qui vaille.

— Remontez, et frappez plus fort !... Frappez jusqu'à ce qu'on vous ouvre !... Non !... Au surplus... j'y vais moi-même.

Les appels réitérés de Simon Lowel, ceux plus violents encore d'André, qui était venu rejoindre son aîné, n'amènèrent pas, d'avantage de résultat.

— Mais Mme Aline est peut-être malade... Elle n'a pas de femme de chambre avec elle... Mais c'est très imprudent... Il faut faire ouvrir coûte que coûte... Nous sommes très inquiets.

Bref, après des atermoiements, des hésitations, des tentatives infructueuses, les vis retenant la serrure étaient enlevés, et on pénétrait dans l'appartement d'Aline.

On le sait, il était désert depuis la veille au soir.

Oh ! la rage blanche, la fureur bleue des deux frères, d'autant plus violente qu'il ne fallait rien en laisser paraître devant les domestiques !

Mais quand ils furent seuls, ils se rattrapèrent.

— La gueuse !... La rosse !... — Et combien d'autres injures, qu'il nous est interdit de retracer ici... Comme elle les avait joués !

Tandis qu'ils célébraient les fiançailles... elle filait !... Elle se sauvait ; elle jouait la fille de l'air !

— Je te l'avais bien dit — cria André en trépignant. — C'est bien elle que j'ai vue traverser la cour d'honneur.

— Tu dois avoir raison.

— Oui, mais tu ne veux jamais écouter ton cadet... Et voilà comment tu te laisses poser des lapins majeurs !... Des lapins monstres !...

— Enfin !... Ce qui est fait est fait !... Pas de reproches... C'est inutile.

— Bien oui ! mais nous voilà frais !...

— Je ne dis pas !...

— Elle va revenir ici avec des huissiers, des hommes de loi, des juges !...

Après un instant de réflexion, Simon secoua la tête :

— Non ! ça n'est pas cela qu'il y a à craindre.

— Tu crois qu'elle va se gêner pour nous jeter à la porte !...

— Pas pour l'instant !...

— Mais tu es fou ! Ou tu es encore saoul !... Tu crois qu'elle va nous garder ici, maintenant qu'elle a appris par nous-mêmes que c'est nous qui avons *escorfié* son mari !...

— Pas à présent, je te le répète !... Elle a autre chose à faire.

— Et quoi donc ?

— Elle a à mettre sa moucheronne à l'abri... Après, elle verra...

— Enfin ! où est-elle aller se cacher ?

— Cherchons !...

Et dans l'appartement d'Aline, ils fouillèrent partout...

Nul indice. Les clefs étaient enlevées, mais les meubles demeuraient intacts.

Il était évident que la jeune veuve n'avait emporté aucun bagage.

Sur le petit bonheur du jour, une lettre commencée éveilla l'attention de Simon.

Le papier de deuil se voyait, abandonné, abandonné là, après la suscription suivante, tracée d'une main fébrile :

" Sir Roland... "

— Nous y sommes, — cria Simon, en brandissant triomphalement la feuille de papier, — c'est chez sir Roland Goldwin qu'elle va se réfugier !...

— Qu'en sais-tu ?

— Ce papier me l'indique... Elle a voulu écrire à sir Roland, le parrain de son mari... Elle a renoncé, trouvant plus pratique d'aller chercher auprès de lui un refuge !

— Nous l'aurons donc toujours devant nous, ce Goldwin... C'est déjà lui qui nous a fait espionner, qui nous a mourchardés... Si jamais je puis lui jouer un bon tour, à celui-là !...

— Nous verrons ! en attendant, nous n'avons qu'à prendre nos cliques et nos claques et à décamper au plus vite.

— Pour courir après elle... Tu as raison.

— Et la gagner de vitesse.

— Oh ! une femme avec un enfant, ça ne voyagera pas aussi vite que nous.

Et immédiatement ils partaient, se promettant de faire tous leurs efforts pour regagner les quelques heures d'avance qu'avait sur eux la fugitive.

En arrivant à Londres, Aline avait pris un cab au sortir de la gare de Charing-Cros, qui ressemble énormément à notre gare Saint-Lazarre actuelle, et avait donné au caby l'adresse de sir Roland Goldwin, dans Hyde-Parc.

Une première déception l'attendait.

Les volets de l'hôtel étaient hermétiquement clos.

Un suisse roide, dédaigneux, répondait du bout des lèvres à cette jeune femme en noir, si triste, et qui demandait très poliment, en bon anglais, il est vrai, mais avec un fort accent français, des nouvelles de sir Roland.

Le suisse se payait le malin plaisir de faire répéter plusieurs fois les mêmes questions, se bornant à répondre un flegmatique et imperturbable ! : — *No understand* (Je ne comprends pas).

Et à la fin il répliquait par une phrase éminemment britannique, en laquelle il expliquait que jamais il ne se serait permis d'interroger son très honorable maître, et que celui-ci ne s'abaissait jamais à faire connaître ses décisions à ses domestiques. Par conséquent il ignorait où se trouvait à cet instant sir Roland Goldwin.

— Il n'est pas arrivé une dépêche !...

Aline ne termina même pas sa phrase, l'air méprisant du valet démontrait hautement combien il trouvait réellement cette question "improper", c'est-à-dire impropre, incorrecte, inconvenante.

Rien à tirer de ce subalterne, tout gonflé de morgue britannique et de l'importance de ses fonctions.

Remonter dans le cab, se faire conduire dans un hôtel de Piccadilly, c'était tout ce qui restait à faire à la pauvre femme.

Aussi bien, elle était horriblement fatiguée. Colette elle-même se montrait très lasse, agitée avec un léger mouvement de fièvre.

Le repos s'imposait, il fallait au moins une nuit pleine pour refaire des forces à la mère aussi bien qu'à l'enfant.

Quarante-huit heures plus tard, une voiture de louage attelée d'un très bon cheval s'engageait dans une quadruple allée de chênes séculaires, au rond-point de laquelle sept arbres, des géants de la même essence, s'élevaient en un bouquet de bois de toute beauté.

Le cocher, un gros rougeaud, nourri de pale-ale et de rosbif, salua d'un grand coup de chapeau les "sept chênes", l'une des curiosités, l'une des gloires de la contrée, et se tournant vers Aline, lui dit avec un indicible orgueil :

— Milady peut regarder ces sept arbres ; ils n'ont pas leurs pareils dans l'univers entier.

Les Anglais possèdent à ce point l'amour propre national que tout ce qui se trouve en Angleterre est plus grand, plus beau que tout ce qui se rencontre dans les cinq parties du monde.

Et les Américains sont de la même force !...

Les arbres étaient réellement superbes ; pour cette fois, le cocher ne se livrait à aucune exagération. C'étaient eux qui avaient donné leur nom à la propriété.

Une grille armoriée tourna sur ses gonds, et la voiture, décrivant une courbe autour d'une immense pelouse, ornée d'une pièce d'eau où s'ébattaient des cygnes, vint s'arrêter devant un perron large, dallé, donnant accès dans un château écrasé, dont les deux ailes blanches s'étendaient à droite et à gauche.

C'était bien là la grande demeure aristocratique anglaise, claire, peignée, d'une correction immuable, où tout se trouve réglé, tiré à quatre épingles et au cordeau.

Mme de Chazay avait été fort étonnée de ne pas trouver une voiture du château l'attendant à la gare.

Naturellement, elle avait adressé à sir Roland un second télégramme lui annonçant son arrivée et l'heure des trains.

Un domestique à livrée sombre s'avancait à la rencontre de la visiteuse.

Froidement poli, indifférent, mais possédant cette morgue contre laquelle Mme de Chazay s'était heurtée à l'hôtel d'Hyde-Park.

Nouvelle déconvenue, plus cruelle encore que la première.

Sir Roland Goldwin ne se trouvait pas à Seven-Oakes.

Bien plus, il n'était pas même en Angleterre.

Parti pour trois mois se livrer à l'un de ses grands sports favoris, la pêche au saumon et à la truite dans les grands lacs de la Norvège et de la Finlande, sir Roland avait quitté Seven-Oakes, il y avait déjà une quinzaine... Ordre avait été même donné par lui de ne lui adresser ni télégrammes, ni courrier...

C'était la fin.

Les bras de la jeune femme s'affalèrent le long de son corps, en un mouvement de découragement suprême, et deux larmes, deux larmes amères, roulèrent sur ses joues pâlies !...

Fort heureusement pour elle, le domestique ne voulait assumer aucune responsabilité, et s'absentait durant quelques secondes pour chercher le régisseur de Seven-Oakes, M. Glayn, qui possédait au plus haut point la confiance de son maître, et faisait tout au monde pour éviter à celui-ci les ennuis des vulgarités et des trivialités de l'existence.

M. Thomas Glayn était un petit homme bedonnant, plus large que haut, au coup d'œil sûr, et qui trotteait constamment, sans temps d'arrêt, sur deux petites jambes trop courtes. Haut de quatre pieds cinq pouces, il effaçait les épaules et se raidissait malgré la panne de son ventre, pour ne point perdre un millimètre de sa petite taille.

Glabe, avec un cordon de petits cheveux jaunes frissonnant autour d'un vaste crâne chauve, il arrivait courant et soufflant.

M. Thomas Glayn appartenait à la très rare espèce des Anglais exubérants.

Il s'évertuait, il saluait la visiteuse, avec une série de genuflexions plongeantes du plus comique effet...

Ce qui fit rire aux éclats Mlle Colette, qui était, comme il a été maintes fois répété, outrageusement gâtée.